

VINCENT JAFFEUX
Université Toulouse II – Le Mirail

Alger, un foyer culturel pour les écrivains exilés de la France combattante (novembre 1942-août 1944)

Le rayonnement du microcosme littéraire nord-africain dans les années 1940 résulte indéniablement de l'attention portée par la communauté d'Alger aux écrivains métropolitains exilés. Suite au débarquement anglo-américain de novembre 1942, la Ville blanche accède au rang de capitale de la France libre. Elle accueille alors les principales forces politiques œuvrant pour la libération du territoire national, mais également de nombreux artistes reconnus souhaitant contribuer au relèvement moral du pays. La participation de ces figures renommées aux projets éditoriaux de la Résistance ne relève cependant pas uniquement de motivations idéologiques ; elle s'avère également la conséquence de stratégies élaborées par la jeune génération algéroise pour attirer à eux leurs aînés. Cette étape apparaît en effet décisive dans l'élaboration d'un véritable pôle culturel au Maghreb. En s'attachant les services de plumes connues, le vivier littéraire nord-africain de l'entre-deux-guerres entend bien remettre en cause sa position marginale au sein du paysage éditorial français. Occupant jusque-là une place périphérique dans le champ intellectuel, les jeunes clercs algérois considèrent en effet ce phénomène d'exode culturel comme un moyen inespéré de trouver un écho au-delà de l'espace colonial. Les proches du libraire Edmond Charlot¹, comme l'écrivain Jules Roy, le directeur de la revue *Fontaine* Max-Pol Fouchet ou le poète kabyle Jean Amrouche, espèrent ainsi s'intégrer pleinement à la Libération au milieu culturel national. Cette quête d'une légitimité littéraire suppose d'ores et déjà une

1 Né en 1905 en Algérie, Edmond Charlot parvient dans les années 1930 à fédérer l'ensemble de la jeune génération littéraire nord-africaine autour de sa librairie *Les Vraies Richesses*. Celle-ci représente en effet un véritable lieu de sociabilité et d'expression pour les apprentis écrivains. Albert Camus, Jules Roy, Jean Amrouche et Max-Pol Fouchet la fréquentent ainsi régulièrement. Par ailleurs, Charlot possède une maison d'édition qui connaît, après le débarquement de novembre 1942, un succès international. Surnommé « l'éditeur de la France libre », celui-ci apparaît alors comme l'une des figures montantes du paysage éditorial français.

certaine reconnaissance de la part des auteurs prestigieux venus se réfugier provisoirement en Algérie. S'assurer le soutien voire l'amitié d'une de ces importantes personnalités représente, aux yeux des intellectuels algérois, une garantie indéniable pour se distinguer au sein de la sphère écrite et tenter d'y faire carrière.

Le comportement d'Anne Heurgon en est un exemple manifeste. Nostalgique du temps des Décades de Pontigny², la fille de Paul Desjardins renoue à cette époque avec la société intellectuelle. N'ayant jamais renoncé à son projet de devenir un jour romancière, elle discerne dans les circonstances de la guerre l'occasion de se trouver à nouveau au centre de l'attention culturelle. Alger, où elle s'est installée avec son mari en 1932³, apparaît désormais comme un lieu propice à ses ambitions personnelles. Elle sollicite alors les hommes de lettres, les encourageant à quitter la métropole pour le ciel plus clément d'Afrique du Nord. Son attitude dévouée envers ses amis écrivains témoigne à la fois de l'admiration qu'elle leur porte⁴, mais également de sa volonté d'appartenir pleinement au milieu littéraire. À son domicile rue Michelet, elle accueille les représentants les plus prestigieux des Lettres françaises : André Maurois⁵ et Saint-Exupéry deviennent ainsi

- 2 Créées en 1910 à Pontigny par Paul Desjardins, les Décades sont l'occasion pour les écrivains de l'entre-deux-guerres de se réunir chaque année et de discuter sur des sujets à caractère littéraire et philosophique. Les femmes ne participent pas aux débats, Gide refusant catégoriquement cette éventualité. Anne parvient néanmoins à s'intégrer au microcosme intellectuel réuni dans l'abbaye de son père, en contribuant à l'organisation des réunions. Elle s'attire en particulier la faveur de Charles du Bos et d'André Maurois. Ce dernier dédie d'ailleurs en 1922 ses *Discours du Docteur O'Grady* à « Mademoiselle Desjardins, reine sauvage de Pontigny ».
- 3 Ancien élève de Paul Desjardins au lycée Condorcet, Jacques Heurgon participe pour la première fois aux Décades de Pontigny en 1922. Il y rencontre Anne, avec qui il se marie en 1926. Professeur à l'École française de Rome de 1928 à 1930, il obtient un poste de langue et littérature latines à la faculté d'Alger en 1932. Après la libération de l'Afrique du Nord, il s'engage dans l'armée et prend part à la campagne d'Italie. Son éloignement du foyer familial persuade sans doute sa femme d'accueillir chez eux des personnalités littéraires.
- 4 Roger Martin du Gard, qui réside à Nice durant une grande partie de la guerre, reçoit régulièrement de la nourriture de la part d'Anne Heurgon. Lorsque Gide cherche un logement à Tunis en avril 1943, c'est elle qui contacte Jean Amrouche pour l'informer du problème. Le poète kabyle demande alors à son ami Marcel Flory, professeur de mathématiques, de l'héberger chez lui.
- 5 Exilé aux États-Unis, André Maurois rejoint l'Afrique du Nord comme officier de liaison. Dans ses *Mémoires*, il témoigne de la générosité dont fait preuve Anne Heurgon à l'égard de ses invités : « Elle avait dans son appartement, outre ses enfants, de jeunes officiers arrivés de New York [...]. On était dix ou douze à table. Elle arrivait, je ne sais

des convives réguliers. Son hospitalité offre alors à sa demeure un écho considérable. La venue d'André Gide contribue à faire de sa maison un haut-lieu de sociabilité du microcosme intellectuel algérien. Sollicité à de multiples reprises par le couple Heurgon, celui-ci cède volontiers à l'invitation, qui lui permet de reprendre contact avec nombre de ses pairs. L'obligeance avec laquelle Anne s'emploie à faciliter son quotidien rend assurément son séjour algérois plus agréable. Du reste, « le contemporain capital » n'hésite pas à abuser de la gentillesse de son hôtesse, lui réclamant régulièrement des vêtements et de l'argent pour ses multiples voyages⁶. Le confort dont il jouit à Alger le convainc alors de s'impliquer davantage dans la vie familiale de son amie⁷. S'il tire un profit certain de sa stature littéraire, il a conscience néanmoins de l'éclat qu'il confère au foyer d'Anne Heurgon. En côtoyant quotidiennement le célèbre auteur, cette dernière sait pertinemment qu'elle bénéficie d'un traitement de faveur : « Assurément, il ne m'eût pas choisie mais comme, seule, je me trouvais près de lui à Alger, il a tout partagé avec moi »⁸. Toutefois, elle se défend d'être opportuniste. Sa prévenance envers Gide n'est, selon elle, que le reflet d'un attachement profond et désintéressé. Prudent, celui-ci préfère cependant dissiper les possibles malentendus concernant ce compagnonnage : « Il ne faudrait pas que tous ces gens que je vois ici se figurent que je continuerai à les voir à Paris, quand j'aurai retrouvé les miens ». « Aucun ne se le figurait et certainement pas moi ! »⁹ rétorque la principale intéressée. Après-guerre,

comment, à nous donner du couscous et des entremets aux dattes. Je crois qu'elle se levait avant l'aube pour aller faire la queue devant les boutiques et trouver du ravitaillement » in A. Maurois, *Mémoires 1885-1967*, Paris, Flammarion, 1970, p. 367.

- 6 L'empressement avec lequel Anne répond aux moindres demandes de Gide atteste de son profond respect pour celui-ci. Elle écrit le 3 septembre 1943 : « J'espère avoir à peu près trouvé les effets qui vous manquaient [...]. Mais n'ayez pas de scrupule à demander et redemander ce qui vous manque, rouvrir vos valises, toucher à vos effets, faire un point à une doublure sont des plaisirs d'une douceur que je ne soupçonnais pas, il y a trois mois » in *André Gide. Correspondance avec Paul Desjardins, Jacques Heurgon et Anne Heurgon-Desjardins*, Paris, éditions des Cendres, 2011, p. 132. De même, elle lui avance 3.000 francs pour son séjour à Gao. Ne pouvant accéder à ses comptes en banque métropolitains, Gide ne dispose en Algérie que d'un maigre capital financier. Cette précarité explique en partie la bonté que lui manifestent ses compagnons algérois.
- 7 Si Gide se prend d'affection pour la petite Edith, il entretient en revanche d'assez mauvaises relations avec les aînés Heurgon, Marc et Catherine. Ces derniers jugent sévèrement cet invité importun qui accapare toute l'attention de leur mère.
- 8 A. Heurgon, « Gide à Alger », *Entretiens sur André Gide*, Paris/La Haye, Mouton & co, 1967, p. 2.
- 9 *Ibid.*, p. 4.

Anne Heurgon cherche pourtant à faire de leur vie commune une œuvre romanesque. Troublée à l'idée de ne plus partager son intimité¹⁰, elle livre son témoignage sur l'existence qu'elle a menée au côté de cet homme illustre. Le portrait qu'elle fait de lui – celui d'une personne affable et comblée – lui permet alors de mettre en avant son rôle auprès de l'élite française en exil.

Gide comprend rapidement l'intérêt qu'il pourrait tirer d'un rapprochement avec son environnement nord-africain. Dès lors, il rompt définitivement avec l'état d'isolement qu'il avait adopté lors de son exil à Tunis¹¹ de mai 1942 à mai 1943. Que ce soit lors de ses déplacements dans l'empire colonial ou au sein-même du milieu culturel algérois, il joue de sa notoriété pour être l'objet de toutes les considérations. Austin Gill, universitaire écossais francophone, représentant du *British Council* en Afrique du Nord, s'engage ainsi à lui faire parvenir d'Angleterre des ouvrages de la littérature britannique. Christian Funck-Brentano¹²,

10 « Et voilà ... Peut-être viendra la jour où je saurai mieux me reconnaître et démêler tout ce que la vie avec vous m'a apporté. Comme d'autres cherchent à écrire sur votre œuvre, sur votre amitié, j'aimerais isoler, saisir les éléments qui font la vie si agréable près de vous [...]. Mais maintenant je vous le répète, il m'est encore impossible de sentir cette période de vie en commun, comme révolue » in *André Gide. Correspondance avec Paul Desjardins ...*, op. cit., p. 189. – lettre d'Anne Heurgon à André Gide, datant du 18 mai 1945.

11 Lors de son séjour tunisien, Gide aspire principalement à la sérénité. Il le fait d'ailleurs savoir à Claude Mauriac le 17 avril 1942 : « Je compte m'embarquer à la fin du mois pour la Tunisie, où travailler plus tranquillement que je ne puis faire ici, sans cesse dérangé par des importuns », in C. Mauriac, *Conversations avec André Gide*, Paris, Albin Michel, 1990, p. 271. A son arrivée dans le protectorat, il charge alors Marcel Tournier, qui le loge dans sa librairie *La Rose des Sables*, de le protéger des indiscrets et des admirateurs. Ce dernier témoigne : « Une de mes tâches les plus délicates, c'était d'écarter de lui [...] les fâcheux, en particulier certains écrivains locaux qui m'inspiraient d'ailleurs une terreur égale à la sienne [...] », in M. Tournier, « Le dernier séjour de Gide à Tunis », *Bulletin des Amis d'André Gide*, n°157, janvier 2008, p. 82. Gide s'installe par la suite dans la villa d'été de son ami Théo Reymond, à Sidi-Bou-Saïd, s'éloignant ainsi davantage de l'atmosphère pesante de Tunis. Dans ce cadre exotique, il vit retiré du monde et apparaît ainsi paisible et détendu. S'il accepte régulièrement de recevoir des visiteurs, comme les élèves du lycée Carnot, il ne semble pour autant satisfait que dans la solitude. La lettre qu'il écrit à Roger Martin du Gard le 24 mai 1942 en témoigne : « Tous les lycéens sont à mes trousses ; et les professeurs, et tout, et tous. Au demeurant quantité de gens plus que charmants », in A. Gide, R. Martin du Gard, *Correspondance 1935-1951*, tome II, Paris, Gallimard, 1968, p. 249.

12 Gaulliste convaincu, Christian Funck-Brentano deviendra en décembre 1944 l'un des fondateurs du journal *Le Monde*.

conservateur à la bibliothèque générale du Protectorat au Maroc, l'invite durant l'hiver 1943 dans sa villa de Rabat. Enfin, Jean Amrouche se charge de l'ensemble de ses publications, comme l'affirme Anne Heurgon dans une lettre du 26 octobre 1943 : « J'ai pu voir Amrouche tout à l'heure au téléphone. Il a corrigé les dernières épreuves de votre livre¹³ il y a trois semaines, celui-ci a ensuite passé à la Censure. [...] Amrouche avait vu Charlot le matin même, et vous expédiera à Rabat quelques exemplaires »¹⁴.

A cette époque, une véritable relation fraternelle se noue entre Gide et le poète kabyle. Si leur premier contact épistolaire date de 1928, ce n'est qu'à partir de leur rencontre en 1942 que les deux hommes vont étroitement se lier. Pourtant, le « contemporain capital » semble dès les années 1930 séduit par les lettres de cet admirateur lointain. Amrouche, en se présentant comme le porte-parole d'une communauté algérienne réduite au silence, suscite sans aucun doute la curiosité de l'écrivain métropolitain : « Dites, je ne suis qu'un enfant encore, « et pauvre et aveugle et nu »¹⁵, mais tant de force en moi demande à sortir, la force de tout un peuple muet depuis des siècles »¹⁶. L'angoisse identitaire qui transparait dans les paroles de ce jeune nord-africain fascine André Gide. L'auteur de *Voyage au Congo* éprouve certainement une grande sympathie à l'égard de ce représentant revendiqué des opprimés coloniaux, de trente-sept ans son cadet. De manière réciproque, Amrouche voit en Gide une figure paternelle capable de comprendre ses propres attentes¹⁷. L'écrivain débutant perçoit néanmoins chez son aîné une certaine réticence à l'égard de ses ambitions personnelles. Gide reste en effet circonspect devant l'empressement que son correspondant manifeste pour s'insérer dans la sphère intellectuelle. Aussi se cabre-t-il lorsque Amrouche lui réclame en 1929 de lui « ouvrir la *N.R.F.* » : « votre erreur est de vous adresser à moi ; d'adresser à moi des pensées, des élans, des sentiments, qui ne peuvent trouver écho dans mon

13 Il s'agit de l'ouvrage *Attendu que ...*

14 *André Gide. Correspondance avec Paul Desjardins ..., op. cit.*, p. 141.

15 Saint Jean, *Apocalypse*, 3, 17.

16 Lettre de Jean Amrouche envoyée à Gide le 11 novembre 1928, in *Gide & Amrouche. Correspondance 1928-1950*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2010, p. 31.

17 Jean Amrouche, comme Gabriel Audisio et Albert Camus, découvre dans ses jeunes années étudiantes l'œuvre de Gide. Celle-ci devient immédiatement pour lui un véritable modèle littéraire : « Un jour de février 1924 je découvris *L'Immoraliste*. Je ne saurais dire l'éclatement de ce livre en moi. C'était comme la fulguration de l'éclair. Qu'y trouvai-je que ceci : je vis ! Dès lors tout a changé. C'est de là que date ma seconde naissance : la découverte de ma propre vie ». Lettre de Jean Amrouche à André Gide datant du 11 novembre 1928, in *Ibid.*, p. 29.

cœur. Cette sympathie que vous me témoignez, comment y resterais-je insensible ? [...] Mais persuadez-vous que si l'occasion vient d'une rencontre, nous n'aurons rien à nous dire »¹⁸. De la même façon, Gide refuse de répondre aux déclarations de foi que lui expriment d'autres intellectuels nord-africains, comme Claude-Maurice Robert¹⁹ ou Armand Guibert. Ce dernier, après lui avoir envoyé son recueil poétique *Enfants de mon silence* au début de l'année 1932, attend en vain une réaction de sa part²⁰. Gide, qui se convertit à cette époque au communisme, s'éloigne idéologiquement et littérairement de ces écrivains novices. Entre 1933 et 1939, il n'échange ainsi aucune lettre avec Jean Amrouche dont la foi catholique le rebute. Une brève polémique naît même entre le « contemporain capital » et ces poètes de l'autre rive de la Méditerranée. Dans le premier numéro de *Mirages* datant de 1932, un article dénonce ouvertement la complaisance de Gide à l'égard de la politique soviétique. En dépit des excuses que lui adressent les deux directeurs de cette revue tunisienne, en l'occurrence Guibert et Amrouche, ce dernier se vexe. Pourtant, cet éloignement n'est que temporaire. Dans son exil à Tunis, Gide se retourne en effet vers cette jeunesse nord-africaine qu'il avait jusqu'alors négligée. Plongé dans la solitude, sans projet littéraire susceptible de lui faire aborder sereinement les événements politiques de l'époque, l'écrivain septuagénaire se désespère : « Je suis comme un arbre dont les branches se sont peu à peu

18 *Ibid.*, p. 64-65. Lettre de Gide à Jean Amrouche datant du 22 juillet 1929.

19 Jeune poète menant une vie retirée à Laghouat, chroniqueur de *L'Echo d'Alger* de 1923 à 1928, Claude-Maurice Robert entretient une relation épisodique avec Montherlant dans l'entre-deux-guerres. Il écrit en 1927 une première lettre à Gide, dans laquelle il exprime de manière lyrique son émerveillement littéraire : « Alors que j'errais, solitaire, // Dans un univers désolé, // Maître, vous m'avez révélé // Le beau visage de la Terre. // Maître, pour être ivre de vivre // Quand j'étais ivre de dégoût, // Il m'a suffi de lire un livre // Et que ce livre fût de Vous », cité par G. Dugas in *Bulletin des Amis d'André Gide*, n°102, avril 1994, p. 262-263. Gide ne répondra jamais à ce courrier. Le 28 avril 1944, Robert lui propose de venir se reposer chez lui : « Venez donc à Laghouat. Mai est ici le plus beau et le plus doux des mois. [...] Le paradis terrestre, vraiment. Vous y oublierez les bruits et vacarmes d'Alger ». Le « contemporain capital » ne semble pas avoir accepté l'invitation.

20 Il faut attendre le 17 mars 1941 pour que Gide témoigne de la curiosité pour le travail d'Armand Guibert. De Cabris, il écrit : « Mon cher Armand Guibert, j'espère qu'il ne vous sera pas désagréable que j'envoie à *Fontaine* [...] quelques pages au sujet de votre *Méditation sur un timbre-poste*. Elles vous diront tout l'intérêt que j'ai pris à votre petit livre et vous y sentirez combien est vive ma sympathie. Attentivement votre ». Dans le numéro 13 de la revue de Max-Pol Fouchet, paraît ainsi un compte-rendu élogieux de Gide sur l'ouvrage de Guibert, intitulé « Notre Afrique intérieure ».

dépouillées ; et le souvenir des trésors dont j'étais chargé, parfois me remonte au coeur »²¹. Amrouche, de par son jeune âge et son désir d'engagement, lui donne alors de nouveau espoir. Le poète kabyle, qui redouble d'attention à l'égard de son maître, profite par ailleurs de cette proximité pour reformuler ses ambitions : « je me crois capable d'assez grandes choses. Je voudrais essayer d'orienter la propagande française en Afrique du Nord. [...] Il est temps de redresser courageusement tout cela »²². Cette fois-ci, son appel est entendu. Lorsqu'en 1943 De Gaulle propose à Gide de créer une revue culturelle à Alger, ce dernier accepte et confie immédiatement le projet *L'Arche* à Amrouche. Par ce geste symbolique, le « contemporain capital » entend ainsi remercier celui qui s'est attaché à l'aider dans sa recherche d'une pensée neuve.

André Gide n'est évidemment pas la seule personnalité à être courtisée ; d'autres prétendants à la reconnaissance littéraire tentent, par exemple, de séduire Antoine de Saint-Exupéry. La gêne qu'éprouve l'écrivain Jules Roy lors de sa rencontre avec l'aviateur en mai 1943 le confirme : « Le lendemain matin, je frappai à [s]a porte [...] et j'entrai prudemment en m'excusant. [...] Je bredouillai, fis quelques gestes et m'éclipsai, le laissant abasourdi »²³. Malgré ce trouble passager, Roy sympathise rapidement avec l'auteur de *Vol de nuit*. Partageant un appartement à l'hôtel Transatlantique de Laghouat, les deux hommes fraternisent autour de leur expérience militaire commune : « Pour l'attirer à moi, je n'avais qu'une mince plaquette de poèmes qui avaient vu le jour un an plus tôt, et qui s'appelaient *Trois prières pour des Pilotes*. Je ne pensais pas que ce fût une raison suffisante pour entrer dans son commerce. Ce n'était pas par la littérature que je voulais le toucher [...], mais par le fait que j'étais [...] devenu son camarade d'armes, puisque j'appartenais à l'escadrille voisine de la sienne »²⁴. Si leur rapprochement s'opère par l'intermédiaire du combat, il se poursuit néanmoins grâce à leur passion de l'écriture. « Julius »

21 A. Gide, *Journal II 1926-1950*, Paris, Gallimard, 1997, p. 849. – lettre du 4 décembre 1942.

22 *Gide & Amrouche ...*, *op. cit.*, p. 94. – lettre du 12 juin 1943. Le 6 avril 1943, Amrouche écrit avoir clairement conscience de l'opportunité que représente la présence de Gide à ses côtés : « Peut-être Gide, qui souhaite aller aux Etats-Unis, agira-t-il pour que je l'y accompagne ? Je m'essaie à justifier cette fuite : propagande française, conférences sur l'Empire français, ambassade. Mais surtout perspective d'en tirer profit ... », in J. Amrouche, *Journal 1928-1962*, Paris, Non Lieu, 2009, p. 103.

23 Cité in A. de Saint-Exupéry, *Ecrits de guerre 1939-1944*, Paris, Gallimard, 1994, p. 260.

24 *Ibid.*, p. 260-261.

– comme l'appellent affectueusement ses proches – consulte souvent Saint-Exupéry afin que celui-ci apporte à son travail les corrections nécessaires²⁵. En retour, ce dernier l'autorise à lire ses œuvres récentes, introuvables à Alger : *Pilote de guerre*, *Le Petit Prince* ou encore son manuscrit baptisé à l'époque *La Citadelle (sic)*. Cette amitié naissante ne dissipe guère toutefois la distance qui les sépare. La dévotion de Jules Roy à l'égard de cette recrue exceptionnelle persiste, et le maintient de fait dans une position subordonnée. Son admiration pour cet ambassadeur intellectuel – qu'il qualifie volontiers de « héros de notre temps »²⁶ – lui apparaît en effet comme un obstacle dans son effort d'insertion au sein des Lettres françaises. L'aura que dégage Saint-Exupéry l'intimide et freine vraisemblablement ses aspirations. Il écrit : « l'amitié exige la réciprocité, et comment pouvais-je à l'époque tenter avec succès de retenir son attention à l'égard du passant que j'étais ? »²⁷. Maurice Guernier, lieutenant dans l'armée d'Afrique, évoque lui aussi ce sentiment de vertige face à cette figure emblématique : « J'étais ébloui par ce personnage. Dans ma jeunesse passée au Maroc, j'avais vécu l'aventure des pionniers de l'Aéropostale [...]. Saint-Exupéry était pour moi un mythe, un personnage planétaire et il était là [...] »²⁸. Si le nombre d'admirateurs gravitant autour de lui croît tout au long de la guerre, c'est avec parcimonie que celui-ci accorde son amitié véritable. Peu sont ceux par exemple qui ont accès à son unique exemplaire du *Petit Prince*. Robert

25 Jules Roy, qui lui prête notamment l'original de *Ciel et terre*, écrit à la date du 17 mai 1943 : « Peu à peu, comme son Petit Prince apprivoise le renard, je l'apprivoise ». Cité in G. Dugas (dir.), *La Méditerranée : de Audisio à Roy*, Houilles, Manucius, 2008, p. 72.

26 J. Roy, *Passion et mort de Saint-Exupéry*, Paris, Julliard, 1964, p. 27. Dans cet ouvrage, Jules Roy multiplie les expressions élogieuses à l'égard de son ancien camarade d'aviation : « Lorsque je pense aux derniers chevaliers qui nous restent, je sais que Saint-Exupéry est le plus grand » in *Ibid.*, p. 73.

27 *Ibid.*, p. 20. Plus loin, il ajoute : « Encore n'étais-je qu'un officier obscur, tandis que Saint-Exupéry marchait parmi nous avec l'auréole des hommes illustres » in *Ibid.*, p. 39.

28 A. de Saint-Exupéry, *op. cit.*, p. 289.

Aron²⁹, Anne Heurgon et le médecin Georges Pélissier³⁰ comptent parmi ces rares privilégiés. Son souci de se maintenir à hauteur d'homme le pousse néanmoins à s'intégrer pleinement au microcosme algérien. Jusqu'à son départ pour la Grande-Bretagne, Jules Roy essaie alors humblement de se faire une place auprès de lui. Là-encore, les tactiques culturelles semblent céder le pas à la tendresse déclarée. « De notre rencontre à Laghouat, j'ai gardé un souvenir poignant et passionné. Je tremble aussi pour lui, et je voudrais qu'il m'aime »³¹ avouera-t-il après-guerre.

Certaines personnalités culturelles n'hésitent cependant pas à railler ces manœuvres de complaisance. C'est le cas du poète Max-Pol Fouchet, qui constate avec amusement l'adulation portée aux figures métropolitaines. Aussi se moque-t-il volontiers des flatteries destinées à Gide lorsque celui-ci joue aux échecs. Il écrit : « J'ai toujours remarqué le mécontentement de Gide si la partie lui échappait. Certains de ses admirateurs préféreraient-ils perdre plutôt que de le fâcher ? Je le croirais volontiers »³². Force est pourtant de constater que son propre périodique participe aussi à ces procédés de séduction. Les bureaux exigus de *Fontaine*, véritable repaire de l'intelligentsia algéroise, reçoivent régulièrement la visite de grandes plumes

29 Agrégé de lettres, Robert Aron est considéré dans l'entre-deux-guerres comme l'un des plus importants représentants du mouvement personnaliste. Auteur avec Arnaud Dandieu de *La Révolution nécessaire*, il dirige de 1933 à 1938 la revue *Ordre nouveau*. Partageant les thèses de ceux que l'on nomme « les non-conformistes des années 1930 », il appelle de ses vœux un bouleversement moral, économique et social du monde européen. L'écho qu'il donne à ses positions fédéralistes et corporatistes le fait entrer de plain-pied dans la sphère littéraire et politique parisienne. Arrivé en Algérie durant la Seconde Guerre mondiale, il multiplie alors les projets personnels : outre son poste au Secrétariat des Affaires politiques, Aron participe à la création du périodique *L'Arche* en février 1944, avant de fonder la revue *La Nef* en juillet de la même année. Il publie également en octobre 1943 un livre aux éditions Charlot, intitulé *Fraternité des Français*.

30 Proche de Saint-Exupéry depuis 1931, le docteur Georges Pélissier loge l'écrivain-aviateur à son domicile algérois durant une grande partie de la guerre. En 1951, il publiera un livre sur son ami défunt, intitulé *Les Cinq visages de Saint-Exupéry*.

31 J. Roy, *op. cit.*, p. 91. Sur la relation entre Saint-Exupéry et Jules Roy, consulter également : C. W. Obuchowski, « Jules Roy, successor to Saint-Exupéry », *The French Review*, vol. 28, n°2, décembre 1954, p. 137-144.

32 M.-P. Fouchet, *Un jour je m'en souviens. Mémoire parlée*, Paris, Mercure de France, 1968, p. 127. Profitant de la pause que Saint-Exupéry et lui s'étaient accordés au cours d'une partie, Gide déplace les pions du jeu et gagne aisément. Constatant la supercherie, Max-Pol Fouchet décide de se confier à Saint-Exupéry. Celui-ci « s'arrête, monolithique, au milieu de la rue. Il éclata d'un rire inoubliable, s'écriant : « Enfin, voyons ! mais c'est tout Gide ! » » in *Ibid.*, p. 128.

nationales, comme Emmanuel Bove³³, Joseph Kessel ou Bernard Lecache³⁴. Sur les ondes de Radio-France, Max-Pol Fouchet flatte avec insistance les clercs qui prennent part à son entreprise éditoriale. Le 20 février 1943, il salue ainsi « cinq grands noms » de la poésie résistante, tous collaborateurs de *Fontaine* : Pierre Jean Jouve, Supervielle, Aragon, Pierre Emmanuel et Paul Éluard³⁵. Il multiplie par ailleurs les rencontres avec les membres influents de la société littéraire, fréquentant régulièrement l'historien d'art américain Patrick Waldbergh ou le poète René Char³⁶. S'il déplore les flagorneries adressées à Gide au cours de son séjour algérien, c'est donc moins par souci d'indépendance que par rancœur inavouée. En effet, sa relation avec l'auteur des *Nourritures terrestres* se détériore tout au long du conflit mondial.

Lorsque ce dernier refuse en juillet 1940 de collaborer à *Fontaine*, il prend acte du désintérêt de son aîné pour sa revue combattante : « Sa réponse m'emplit d'une profonde tristesse, d'une amertume non dissipée encore, de déception toujours vive. [...] Gide n'a pas réagi comme beaucoup l'attendaient »³⁷. Lors de leur première rencontre à Alger, il s'empresse pourtant de renouveler sa demande et se fait de nouveau éconduire : « Au Cercle Inter-alliés, déjeuner d'adieu des Soupault. Je m'aperçois que j'ai fait un pas de clerc en violentant Gide [...]. Avec [lui], il faut agir avec d'infinies précautions ! Un rien le fait se rétracter sur lui-même. Il donne l'impression

33 Emmanuel Bobovnikoff, dit Bove, rencontre le succès en 1924 avec son livre *Mes Amis* et réussit rapidement à s'introduire dans le milieu intellectuel parisien. Après la défaite de 1940, il fuit la France avec sa femme juive et communiste. Il gagne Alger en 1942 et participe alors aux revues résistantes telles que *Combat*, *Fontaine* et *L'Arche*.

34 Journaliste français, fondateur dans les années 1920 de la Ligue internationale contre l'antisémitisme (L.I.C.A.), Bernard Lecache est interné début 1941 dans un camp en Algérie par les autorités vichystes. Libéré en décembre 1942, il fonde alors à Alger *Les Cahiers antiracistes* en novembre 1943.

35 Cette émission sera reprise par écrit dans le numéro 13 des *Lettres françaises* de février 1944. Dans son allocution, Max-Pol Fouchet rend compte de la solidarité existant entre la génération poétique de l'entre-deux-guerres – celle d'Aragon – et la sienne. Profitant de cette alliance intergénérationnelle, la revue *Fontaine* intensifie d'ailleurs ses contacts avec les écrivains de métropole. En mai 1942, Fouchet rencontre Eluard, qui lui confie le poème « Liberté ». Jean Roire, administrateur du périodique, maintient quant à lui une relation épistolaire avec Aragon.

36 Depuis septembre 1943, René Char participe activement aux actions de la France combattante. Chef de la section des parachutages des Basses-Alpes, il est envoyé en Algérie à la demande de l'état-major interallié d'Afrique du Nord. Il y rencontre alors Max-Pol Fouchet en juillet 1944.

37 M.-P. Fouchet, *op. cit.*, p. 124.

qu'il met le plus clair de son énergie à ne pas vouloir qu'on l'ennuie. [...] Et quelle profondeur avait le « non » qu'il m'opposa, si fort que j'en fus gêné à table »³⁸. Fouchet décide néanmoins de passer outre, puisqu'il publie dans le 31ème numéro de son périodique quelques pages du *Journal* d'André Gide, à caractère essentiellement littéraire³⁹. Prévenu par Robert Aron⁴⁰, ce dernier intervient contre cette parution. L'affaire paraît d'autant plus grave que l'écrivain s'était engagé à donner ces feuillets à *L'Arche*, désormais rivale de *Fontaine*. Furieux d'avoir été piégé, l'ancien directeur de la *Nouvelle Revue française* s'emporte alors contre Fouchet : « Décidément, certains travaillent à nous désunir, à m'aigrir contre vous, à me détacher de *Fontaine* ... Je n'ai pu voir encore son dernier numéro, et me refuse à admettre ce que l'on m'en rapporte [...]. Cela passe la vraisemblance et je ne puis y prêter crédit. Sans doute est-il bon que je vous avertisse ; mais inutile de vous disculper : le numéro de *Fontaine* y suffira ». Il prend également des mesures en amont, en incitant Robert Aron à porter plainte au Bureau des droits d'auteurs. Fouchet se défend d'avoir abusé sa confiance, déclarant avoir reçu l'aval de

38 M.-P. Fouchet, *Carnet 1943* (16 juin 1943) inédit. Cité in F. Vignale, *La Revue Fontaine. Poésie, Résistance, Engagement. Alger 1938 – Paris 1947*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2012, p. 178. Sa déconvenue paraît d'autant plus grande que Gide avait laissé sous-entendre, dans son article publié par *Fontaine* en mars 1941, qu'il était intéressé par les différents projets algériens. Le « contemporain capital » déclarait alors : « C'est [...] pourquoi, vers la fin de ma vie, et durant cette année tragique, me touche particulièrement tout ce qui vient de cette autre France, et que je souris avec tant de joie à ce bel éveil de jeunesse, de l'est à l'ouest de notre Afrique du Nord, si ardente, si préservée, et sur qui nous fondons tant d'espoirs » in A. Gide, « Notre Afrique intérieure », *Fontaine*, n°13, mars 1941, p. 296.

39 A. Gide, « Pages de Journal », *Fontaine*, n°31, 1943, p. 8-13.

40 Robert Aron, qui participe alors au projet *L'Arche*, écrit à Gide le 7 janvier 1944 : « Depuis ma dernière lettre, le numéro 31 de *Fontaine* a paru : il contient effectivement cinq pages de *Pages de Journal*, choisies arbitrairement entre le 21 février 1941 et le 25 septembre 1941 [...]. Je suppose que ce pillage a été fait d'après l'édition anglaise que Fouchet a dû ramener de son voyage à Londres. En tout cas il n'y a rien sur l'exemplaire de *Fontaine* rien qui fasse allusion à une autorisation ou à une édition antérieure ». Lettre inédite, arch. Catherine Gide, citée in P. Masson, « Gide 43-44 ou Du danger de publier son journal en temps de guerre », *Bulletin des Amis d'André Gide*, n°168, octobre 2010, p. 472.

Jean Denoël⁴¹ pour publier ces pages⁴². Affolé par les sanctions qui menacent sa revue, il cherche à s'expliquer. Gide choisit finalement la voie de l'apaisement et lui envoie un télégramme : « Satisfait par explications télégraphie Alger pour retirer plainte [...] effaçons cela cordialement ». Les poursuites sont levées mais la suspicion demeure, comme l'indique ce message du « contemporain capital » à Jean Denoël, mis en accusation par le directeur de *Fontaine* : « En face de cet imbroglio, vous comprendrez que j'aie aussitôt battu en retraite [...] mais entre nous, je suppose cet « oubli » fort intentionnel. Et maintenant cessons d'y penser. Mais il me fallait vous avertir »⁴³. Cet épisode révèle à la fois le climat de rivalité qui pouvait exister entre les différentes revues algéroises de cette époque, mais également la difficulté pour les écrivains prestigieux de garder un droit de regard sur leurs textes et d'éviter leur reproduction abusive⁴⁴. Ne bénéficiant

41 Jean Denoël, que Gide connaît depuis 1920, est l'un des fondateurs de la revue *Fontaine*. Il occupe à cette époque un poste d'adjudant de santé à l'hôpital militaire de Casablanca. Cet incident finit de consommer son amitié avec Max-Pol Fouchet, comme sa lettre du 17 janvier 1944 le confirme : « Cette « histoire » me dégoûte et me rend malade moralement, faudra-t-il donc toujours être sur ses gardes, se méfier ? Maintenant je sais ce que vaut Max-Pol Fouchet et j'aurai toujours dû m'en méfier. [...] Tâchez mon cher ami de dissiper au plus tôt cet épais nuage qui m'étouffe » – lettre destinée à André Gide, citée in *Ibid.*, p. 475.

42 En voyage à Oran, Max-Pol Fouchet répond rapidement à Gide pour démêler l'affaire. Il déclare que les pages publiées dans sa revue lui ont été remises par Paul Bringuier, directeur de *Patrie*. Suite à la mort de ce dernier en août 1943, Fouchet aurait alors sollicité Jean Denoël pour qu'il demande l'autorisation à Gide de les publier. Il conclut : « J'ai donc publié ces pages fort de votre assentiment. Interrogez Jean Denoël. Et, de mon côté, je vous ferai tenir, dès mon retour à Alger, une copie de sa correspondance. Mais, André Gide, où avez-vous pris que *Fontaine* procède par effraction vis-à-vis des écrivains ? Est-ce là toute la confiance que vous portez à une revue qui, je m'excuse de le rappeler, a été la première, dans les temps difficiles, à prendre et votre défense et celle des valeurs qui nous sont communes », cité in *Ibid.*, p. 474.

43 Lettre du 19 janvier, citée in « André Gide : Lettres inédites à Jean Denoël [1941-1944] », *Bulletin des Amis d'André Gide*, n°15, avril 1972, p. 14.

44 Dans cette période d'éparpillement culturel, la prolifération des productions littéraires apparaît souvent difficile à maîtriser. Devant cette multiplication des éditions, les écrivains peinent à faire respecter leurs droits d'auteur, tout particulièrement s'ils bénéficient comme Gide d'une grande popularité. Les pages écrites par ce dernier sur la délivrance de Tunis, et qu'il avait offertes au journal francophone de Beyrouth *La Syrie et l'Orient*, se trouvent ainsi traduites et reproduites dans l'édition américaine des *Interviews imaginaires* de novembre 1943. L'hebdomadaire gaulliste d'Argentine, *La France nouvelle*, décide subséquemment de restituer le texte en français et c'est dans cette version, considérablement éloignée de l'originale, que l'édition algéroise de

plus de la caution gidienne, Fouchet se tourne par la suite vers d'autres écrivains renommés, comme Louis Aragon ou Georges Bernanos⁴⁵.

De manière virulente, l'auteur provincialiste Robert Randau exprime lui-aussi sa rancune contre le patriarche. L'indifférence de Gide à son égard le blesse dans son amour-propre, et renforce de fait son indignation vis-à-vis des mentors métropolitains. Il récuse leur autorité, arguant qu'ils n'ont aucune légitimité culturelle susceptible de justifier leur prépondérance sur le territoire colonial : « Nous sommes les victimes (peut-être innocentes) de l'invasion des Barbares. Ils ont un jour débarqué en Afrique du Nord et ont jugé que nous étions bons à réduire en esclavage [...] ; notre désir de clarté et de maison était trop latin pour n'être pas digne de l'ergastule. Ils n'ont d'abord été que sourires puis, peu à peu, quand ils eurent usé de notre hospitalité et de notre bénignité, ils proclamèrent qu'ils étaient les maîtres, et que nous suivrions leurs traces ou disparaîtrions. [...] Ils ont profité des événements pour couvrir d'une peau de lion leur pelage d'ânes [...], ils ont pris la voix et les apparences des Anges du dernier jour. [...] En réalité, ils n'ont importé chez nous que l'esprit d'impuissance »⁴⁶. Le fait de voir les plus prometteurs des écrivains nord-africains se désintéresser de sa revue *Afrique* aiguise sans doute le ressentiment de l'auteur. Loin de remettre en cause l'idéologie coloniale qui sous-tend son régionalisme étroit, Randau attribue cette désaffection à l'état d'esprit des nouveaux arrivants en Algérie. Selon lui, leur faute est d'avoir éloigné les jeunes d'un périodique dont le bien-fondé reposait principalement sur son ancrage local. Par leur cordialité illusoire, ils ont alors imposé leur supériorité à tout le milieu nord-africain.

Combat publie « La libération de Tunis », le 9 janvier 1944. Dès lors, on comprend la colère de Gide lorsqu'il découvre ce nouveau méfait : « Vous jugez de mon agacement, hier, en découvrant dans le dernier numéro de *Combat* un long, trop long texte de moi, TRADUIT DE L'ANGLAIS !!! ce dont Fouchet peut se servir admirablement pour sa défense. Les auteurs ne seront-ils donc plus protégés contre ces pratiques de piraterie ? ». Lettre à Jean Denoël datant du 13 janvier 1944, citée in P. Masson, *op. cit.*, p. 474.

45 La « Lettre aux Anglais » de Bernanos, publiée à Rio aux éditions Atlantica, est reproduite dans *Fontaine* en décembre 1942. Au printemps 1944, l'auteur de *Sous le soleil de Satan* offre à Max-Pol Fouchet un texte inédit, intitulé « Réflexions sur le cas de conscience français ». Publié dans le numéro 35, celui-ci fera l'objet d'une plaquette promotionnelle après-guerre. Lors de son retour à Paris en juin 1945, Georges Bernanos est accueilli à la gare par l'équipe rédactionnelle de *Fontaine*, qui entend lui témoigner sa profonde gratitude.

46 Correspondance inédite R. Randau, 11 mai 1942, cité in *Bulletin des Amis d'André Gide*, n°102, p. 264.

Cette représentation de l'espace culturel maghrébin doit néanmoins être nuancée. Si la jeune génération semble se satisfaire de son allégeance aux écrivains méropolitains, ces derniers doutent cependant de leur stature tutélaire. Leur consentement mesuré à l'égard des ambitions éditoriales de leurs cadets l'atteste. En décembre 1943, Saint-Exupéry confesse ainsi son embarras face aux exhortations de Jean Amrouche : « Une nouvelle revue en formation, *L'Arche*, a voulu reproduire « Lettre à un otage ». Je n'y tenais pas. Je n'ai aucune envie d'entendre parler de moi, de faire parler de moi, ou de parler »⁴⁷. De même, Gide avoue avoir cédé aux pressions du poète kabyle en lui offrant des extraits de son *Journal* : « J'ai eu « la main forcée » par *L'Arche* à qui je n'avais rien d'autre à donner »⁴⁸. Tout comme l'Algérie n'est qu'un point de passage, qu'une transition dans l'attente de jours meilleurs, la publication de Jean Amrouche apparaît seulement comme une *N.R.F.* de circonstance. La collaboration de Gide y est donc prudente. Son souci premier reste son retour en métropole : « Ah ! que cette séparation de ceux que j'aime me paraît dure certains jours ! Que cette attente est longue ! [...] Quels soins je prends pour me conserver jusqu'à ce jour ! C'est ce qui, presque autant que la curiosité, me rattache à la vie ! »⁴⁹. Sa volonté de « concurrencer la *N.R.F.* collaborationniste » de Drieu la Rochelle est certes bien réelle mais elle ne le conduit pas pour autant à une remise en cause du monde littéraire d'avant-guerre. Bien qu'appelant de ses vœux une résurgence des valeurs françaises, Gide n'a nullement pour ambition de bouleverser les structures éditoriales existantes ; d'autant plus qu'il est l'un des principaux artisans de la *Nouvelle Revue française*, qui symbolisait en France et dans le monde entier « la réputation littéraire légitime »⁵⁰. Il exprime d'ailleurs cette réserve dans une lettre rédigée à Rabat le 10 novembre 1943 : « Le climat d'Alger [...] me terrifie ; et le climat moral et intellectuel plus encore, d'après tous les échos qui m'en parviennent. Et dans

47 A. de Saint-Exupéry, *op. cit.*, p. 354 – lettre à X.

48 *Cahiers André Gide 11. Correspondance André Gide-Dorothy Bussy : janvier 1937-janvier 1951*, Paris, Gallimard, 1982, p. 311-312. Refusant de devenir la raison d'être de la revue, Gide renâcle à l'idée d'apparaître comme le seul écrivain d'envergure de cette publication. Sa lettre du 24 novembre 1943 adressée à Anne Heurgon le prouve : « J'ai écrit pour *L'Arche*, un « Appel » ; mais vivement conseillé de ne lancer la nouvelle revue qu'après qu'on se serait bien assuré de textes assez importants pour permettre à l'esquisse de ne point faire trop piteuse figure ; plutôt que de décevoir, mieux vaut ne pas paraître du tout. C'est mon avis très net ». Citée in *André Gide. Correspondance avec Paul Desjardins ...*, *op. cit.*, p. 148.

49 A. Gide, *op. cit.*, p. 893 – 30 janvier 1943.

50 P. Lepape, *André Gide. Le Messenger*, Paris, Seuil, 1997, p. 422.

quel guêpier la publication de *L'Arche* risque-t-elle de me plonger ! C'est « la revue de Gide » dit-on déjà. [...] Pour *L'Arche*, je ne peux que me prêter, [Je suis et je reste de *La Nouvelle Revue française*, la vraie, celle que je veux l'aider à redevenir, dès que permis sera de parler⁵¹] en attendant que la *N.R.F.* puisse redevenir ce qu'elle était, et veux, le jour venu ne point manquer à l'appel de [...] Gallimard⁵². Attaché à sa postérité littéraire, l'écrivain septuagénaire n'entend pas saborder aussi facilement l'une des plus grandes réussites de sa vie.

Son refus de se compromettre dans des entreprises trop hasardeuses explique sans doute la réticence qu'il manifeste à l'égard de ses compagnons algérois. Ainsi se vexe-t-il lorsqu'on lui rapporte des propos que Max-Pol Fouchet aurait tenus en son absence à l'encontre de l'ancienne revue de Gallimard : « Des paroles de M.P.F. à Londres, il nous revient ceci : « La *N.R.F.* a vécu ; à présent, vive *Fontaine* ! » Pas très joli ! »⁵³. De même, il se méfie du discours panégyrique qui lui est adressé au cours de son séjour. Lui qui a horreur de tout ce qui peut lui faire écho, supporte mal d'être accaparé⁵⁴ sans cesse. A Jean Amrouche, qui le presse de donner ses « Réflexions sur la France » pour la sortie du premier numéro de *L'Arche*, il répond le 10 novembre 1943 : « Mon cher ami, j'étais bien résolu au silence et nourrissais d'excellents arguments. Il ne faut pas que l'on puisse dire : *L'Arche* est la revue de Gide. [...] Puis votre manifeste suffit ; il me paraît, à le relire, excellent ; je n'ai rien à y ajouter. Enfin, si cette revue ne peut se passer de moi, c'est qu'elle n'est pas viable. Pour y transfuser du sang, on ne

51 Ce morceau de phrase est biffé.

52 Lettre citée in *André Gide. Correspondance avec Paul Desjardins ...*, op. cit., p. 145-146. Gide n'avoue pas pour autant ses doutes à Jean Amrouche. A cette période, il refuse d'admettre l'angoisse éprouvée par la confiance excessive que lui accorde son ami : « C'est à Fez que je m'apprête à retourner [...], non à Alger, dont je redoute décidément le « climat », plus encore le climat moral et intellectuel que celui du monde physique – en dépit de l'atmosphère de chaude sympathie dont Anne Heurgon et vous [...] tiendriez à cœur de m'envelopper, je le sais » in *Gide et Amrouche ...*, op. cit., p. 109. Pierre Masson parle même à ce sujet de « double-jeu » in P. Masson, J.-M. Wittmann (dir.), *Dictionnaire André Gide*, Paris, Classiques Garnier, 2011, p. 288.

53 *Gide et Amrouche ...*, op. cit., p. 110. Le libraire Edmond Charlot confirme également la crainte qu'éprouve le patriarche pour son ancienne revue : « Gide était très inquiet à la pensée que la *N.R.F.* risquait de disparaître », in *Souvenirs d'Edmond Charlot*, Pézenas, Domens, 2007, p. 52.

54 Il écrit ainsi le 25 juillet 1943 : « C'est seulement dégagé de toute préoccupation étrangère que l'on peut faire œuvre qui vaille. Je me sens tenu, requis, hypothéqué, de part en part » in A. Gide, op. cit., p. 969.

choisit pas des vieillards. [...] Il s'agit de ne pas décevoir et pourtant de ne pas forcer la voix. [...] Je m'essaie donc à autre chose ; par amitié pour vous, bien plus que pour *L'Arche* »⁵⁵. Excédé par les flatteries et les éloges, il refuse surtout que l'on parle en son nom : « pas de conférence sur moi, ni sur mon œuvre ! ni sur mon influence, je vous en prie ! En ce temps, et surtout si je collabore à votre revue, ce serait parfaitement déplacé et d'un effet déplorable »⁵⁶. Percevant les doutes qui tourmentent son aîné, Amrouche s'efforce de trouver un compromis en projetant une fusion entre *L'Arche* et une *Nouvelle Revue française* renaissante : « Je sais vos scrupules à propos de la *N.R.F.* Il n'entre nullement dans nos intentions de lui nuire. [...] Elle a droit, comme par le passé, à notre admiration et à notre gratitude. Je crains que certains esprits malins, sachant que vous – personnellement, et plus encore par ce que vous représentez pour nous – êtes notre appui le plus solide, n'aient essayé de porter le trouble dans votre âme. Néanmoins j'ai à cœur de vous rassurer. Il y aura place, je suis sûr, pour la grande *N.R.F.* que vous ressusciterez, et pour notre *Arche*, dans la France de demain. Je vous enverrai prochainement le projet de statuts, qui vous intéresse directement. Vous serez assez bon pour me dire votre sentiment »⁵⁷. L'assouplissement de l'attitude d'Amrouche, s'il calme un temps les hésitations de Gide, n'y met pas fin pour autant. Le vieil écrivain a l'impression que l'on se sert de sa renommée pour favoriser une entreprise à laquelle il ne souscrit pas entièrement. Lorsque le comité de rédaction refuse son « Appel » pour la revue, sous prétexte qu'il fait référence à la publication qu'il a dirigée de 1908 à 1914, Gide s'emporte contre Amrouche : « Mais si j'y parlais de mon attitude à l'égard de la *N.R.F.*, c'est que j'estime que je suis seul qualifié pour le faire, et que *L'Arche*, non plus que vous, n'a pas à s'en mêler »⁵⁸. Le poète kabyle redouble alors de précautions, sachant pertinemment qu'une rupture avec son mentor nuierait

55 *Gide & Amrouche ...*, *op. cit.*, p. 108.

56 *Ibid.*, p.109. Lors de ses retrouvailles avec André Gide, Roger Martin du Gard remarque les effets de cette flatterie excessive sur son ami : « L'adulation dont il a été l'objet, tant à Tunis qu'à Alger, a laissé quelques traces. Il est plus que jamais centré sur lui-même. Écouté avec déférence, pendant trois ans, par des amis à sa dévotion et plus jeunes que lui, il a perdu l'habitude du dialogue ; il s'est accoutumé à suivre sa pensée sans qu'on l'interrompe, et à l'exprimer dans un silence approbateur. D'où une certaine assurance, une certaine solennité, qui sont tout à fait nouvelles entre lui et moi », *in* R. Martin du Gard, *Notes sur André Gide 1913-1951*, Paris, Gallimard, 1951, p. 140-141.

57 *Gide & Amrouche ...*, *op. cit.*, p. 112.

58 *Ibid.*, p. 120.

grandement à son projet.

Toutefois, il se rend progressivement compte de la relative indifférence de ce dernier pour sa personne. Le 9 mars 1943, il constate ainsi qu'il occupe une place réduite dans les feuillets écrits par Gide en Tunisie : « Il ne pense jamais à moi, du moins quand il rédige son journal. Au reste ces pages ne le grandissent pas. Elles m'intéressent parce qu'elles sont de lui, par rapport à lui, uniquement ; en elles-mêmes, sans intérêt »⁵⁹. Amrouche réalise alors qu'il a sacrifié son temps au « contemporain capital », au détriment de son œuvre personnelle : « Je songe que depuis l'an dernier j'ai consacré ma vie à André Gide : j'ai tout engagé sur la prolongation de sa vaillante vieillesse »⁶⁰. Le professeur Pierre Masson constate très justement que le poète délaisse à cette période ses propres projets d'écriture, obsédé alors par son intégration culturelle : « Et quand il devient responsable d'une revue placée sous le patronage de Gide, on pourrait croire [...] qu'il a réalisé son rêve de jeunesse ; mais en fait, cette fonction, qui consiste à permettre à d'autres d'écrire et de s'exprimer, n'est pour lui qu'un pis-aller, et toujours le fantôme du livre à venir va le hanter, entretenant un sentiment d'échec [...] »⁶¹. Edmond Charlot, pivot du milieu algérois, reconnaît aussi avoir donné la priorité aux écrivains reconnus : « Sur le moment, les problèmes importants c'étaient les problèmes des gens qu'on voyait arriver. Problèmes soulevés par Gide, par Soupault [...] et par bien d'autres personnes. Il fallait s'occuper d'eux, régler des problèmes vitaux, des problèmes de la vie quotidienne, n'est-ce pas ? Alors on a publié des textes à ce moment-là, parce qu'il fallait faire vivre ces gens »⁶².

La montée en puissance du substrat intellectuel algérois au cours de la Seconde Guerre mondiale témoigne de la décentralisation culturelle à l'œuvre à cette époque. L'affaiblissement de Paris dans le champ littéraire traditionnel invite en effet l'avant-garde nord-africaine à s'affirmer et à occuper un rang qui jusque-là lui faisait défaut au sein de la sphère

59 J. Amrouche, *op. cit.*, p. 101. Amrouche dactylographie à cette époque les pages du *Journal* de Gide de 1943. Claude-Maurice Robert, Armand Guibert et François Bonjean en sont absents. Ils ont pourtant entretenu une relation épistolaire avec l'auteur et le côtoient régulièrement durant son séjour tunisien. La revue *L'Arche*, quant à elle, n'est mentionnée que six fois et de manière rapide dans l'ensemble du *Journal*.

60 *Ibid.*, p. 126 – 27 février 1944.

61 P. Masson, « Introduction », *Gide & Amrouche ...*, *op. cit.*, p.14.

62 P. Siblot, *Vie culturelle à Alger : 1900-1950*, Montpellier, Université Montpellier III Paul Valéry, 1996, p. 124.

symbolico-culturelle. Mais en s'obstinant à rester dans le giron des écrivains métropolitains, cette dernière risque à la fois de négliger sa propre production, mais également de s'attacher à des figures peu enclines au renouvellement des Lettres françaises. Cette dépendance, nécessaire à ses ambitions parisiennes, comporte semble-t-il une grande part d'incertitude.